

Nathalie Bayon

Eugène Spuller (1835-1896), itinéraire d'un républicain entre Gambetta et le Ralliement, Thèse pour le doctorat en histoire

sous la direction de Marc Agostino, Université Bordeaux 3, 2 volumes, 625 f° + annexes, soutenue le 19 décembre 2001, devant un jury constitué de Marc Agostino, Philippe Chassaing, Bernard Lachaise, Bernard Lacroix (rapporteur), Jean-Luc Mayaud (président) et Odile Rudelle, mention très honorable et félicitations du jury à la majorité.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Nathalie Bayon, « *Eugène Spuller (1835-1896), itinéraire d'un républicain entre Gambetta et le Ralliement*, Thèse pour le doctorat en histoire », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 24 | 2002, mis en ligne le 04 juin 2003.

URL : <http://rh19.revues.org/index402.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848

<http://rh19.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://rh19.revues.org/index402.html>

Document généré automatiquement le 29 janvier 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Nathalie Bayon

Eugène Spuller (1835-1896), itinéraire d'un républicain entre Gambetta et le Ralliement, Thèse pour le doctorat en histoire

sous la direction de Marc Agostino, Université Bordeaux 3, 2 volumes, 625 f° + annexes, soutenue le 19 décembre 2001, devant un jury constitué de Marc Agostino, Philippe Chassaing, Bernard Lachaise, Bernard Lacroix (rapporteur), Jean-Luc Mayaud (président) et Odile Rudelle, mention très honorable et félicitations du jury à la majorité.

Pagination de l'édition papier : p. 218-225

Exposer quelques unes des raisons qui m'ont conduite à travailler sur Eugène Spuller, et à travailler selon cette méthode revient d'abord à faire part des difficultés auxquelles j'ai été confrontée et comment ces difficultés m'ont obligée à me poser quelques questions théoriques pour mener à bien un travail dans un genre --la biographie historique-- pourtant déjà largement balisé. Au départ, mon intérêt pour le XIX^e siècle s'est focalisé sur Gambetta et sa conception de la laïcité, non sur Spuller. Mais très vite, au côté du grand homme m'apparut une ombre omniprésente dans l'action politique de la période et pourtant occultée, ou presque, dans l'historiographie. Cette ombre, cette présence, c'était Eugène Spuller. Sa contribution multiforme à la laïcisation de la société (son travail dans les commissions, ses discours parlementaires ou publics, ses écrits articles ou livres), le plaçait en son temps à l'égal de ceux reconnus plus tard comme pères fondateurs de la République. Et pourtant Spuller est aujourd'hui absent de ce panthéon républicain. Intriguée par ce paradoxe, je commençais à travailler sur la question de la construction de la mémoire d'État par des groupes qui incarnent l'État. C'est-à-dire sur un processus qui commande les célébrations ou les occultations en fonction des enjeux politiques de présents successifs, dont la construction des grands personnages historiques dérive. Il ne s'agissait pas pour autant d'une réhabilitation posthume d'Eugène Spuller, faisant de lui le mentor secret de Gambetta mais bien plutôt de résoudre l'apparente contradiction entre son poids politique dans les vingt-cinq premières années de la Troisième République, (il fut député, sénateur, plusieurs fois ministre, *etc.*), et sa disparition de l'histoire nationale sanctionnée par sa disparition du dictionnaire dès 1933. Absent des entreprises de célébration, ce personnage est largement ignoré des travaux universitaires, pourtant prolifiques sur cette période considérée comme la charnière, le moment clé de l'installation du régime républicain. Cet épisode qui marque sinon la genèse, du moins l'avènement définitif d'un régime démocratique en France. Certes, Spuller est souvent cité mais toujours comme second de Gambetta, où pour sa déclaration de l'esprit nouveau. Aussi, incarne-t-il parfaitement ce que j'ai choisi de qualifier de personnage secondaire et/ou de second rôle. J'entends par là ces individus occupant de leur vivant des fonctions sociales valorisées, disposant d'une certaine notoriété, mais qui demeurent dans l'ombre d'autres personnages. Aussi, ne cristallisent-ils pas sur leur être social, au même degré qu'eux, les haines et les passions, contemporaines et posthumes. L'étude de ce type d'individu permet de mener l'analyse sociale en s'affranchissant du halo qui se produit aux abords des personnages "extraordinaires", "hors du commun" et donc d'appréhender leur société par un prisme différent. On obtient ainsi des résultats et des informations plus riches sur la société, sur l'époque, car l'analyse est plus distanciée de "l'originalité" et peut s'inscrire dans le commun. Eugène Spuller est de ceux-là.

En commençant ce travail biographique, voulu non pas comme l'histoire d'une vie mais comme une étude de cas (Norbert Elias), c'est-à-dire dans un processus d'analyse conjointe de son personnage individuel et des structures sociales de son temps, je me suis très rapidement aperçue que sa trajectoire était intimement liée, et ce dès le milieu des années 1860, à celle de

ce qui va devenir le groupe opportuniste : Gambetta, bien sûr, mais aussi Challemel-Lacour, Henri Allain-Targé, Arthur Ranc, Scheurer-Kestner et bien d'autres encore. En s'attachant à restituer la trajectoire individuelle d'Eugène Spuller, en essayant de comprendre ses actes, ses gestes, ses paroles, j'ai constaté qu'ils ne prenaient sens qu'en relation avec ceux des autres membres du groupe avec qui il partage dans un premier temps sinon des propriétés sociales communes, du moins une illégitimité à exercer des fonctions politiques. J'ai été ainsi amenée à m'interroger sur les processus qui conduisirent aux plus hauts sommets de l'État ce jeune provincial dépourvu des ressources politiques légitimes pour entrer en politique, à une période où l'exercice du pouvoir reste encore largement lié à la possession de capitaux notabiliaires. Ces nouveaux entrants ont dû, pour s'imposer, inventer une nouvelle manière de faire de la politique, fondée sur une division des fonctions du travail politique. Certains exerçant une sorte de fonction tribunitienne (Gambetta), et les autres assurant le travail de mobilisation et de pédagogie politique, notamment par le biais de la presse qu'ils avaient déjà largement pénétrée au cours de la décennie 1860. Investissant ce qu'ils sont dans la politique, ils vont contribuer, à la faveur des bouleversements provoqués par la défaite de 1870, à modeler un régime républicain à leur image.

Je m'éloignais dès lors du travail sur la construction de la mémoire pour envisager Spuller comme une incarnation de l'avènement au sein de l'État républicain des "couches nouvelles", tant sa personne politique se fond et se confond avec cet épisode politique majeur dans une construction nouvelle de l'État que l'élite de l'époque voit comme démocratique. Ces "couches nouvelles", chères à Gambetta, qui pour pénétrer l'État et/ou en pénétrant l'État participent de la transformation des modes d'autorité dont la professionnalisation du métier politique constitue le trait le plus saillant. Ce phénomène de professionnalisation de la politique ne prend sens que confronté à l'autonomisation progressive de la presse. En ce sens, la biographie de Spuller, entendue comme l'analyse des positions successives qu'il occupe dans l'espace social, impose de naviguer à la fois au cœur de la pratique politique et journalistique sur laquelle la première s'appuie pour exposer ses méthodes et ses espérances. Mais cela implique également de mettre en relation les propriétés sociales de Spuller avec ses actes, pour comprendre ce que ses prises de position devaient à ses positions et à ses dispositions. Pour le dire autrement, les dispositions sont les propriétés sociales qui résultent des expériences de socialisation antérieures, et les positions sont la place qu'il occupe dans l'entreprise politique collective gambettiste, à la fois politique et journalistique, cette entreprise elle-même étant située dans l'espace des autres positions politiques possibles. Dans cette perspective analytique, le type de *corpus* à consulter était varié et dispersé, car ce travail ne pouvait se contenter de s'appuyer sur les archives du parlement, des ministères, en bref des archives à caractère administratif.

Sources

Or, il n'existe pas de fonds Spuller, ni aux archives nationales, ni à la bibliothèque de France, ni même à Dijon. Probablement est-ce en raison des origines étrangères de son père, qu'on ne dispose pas vraiment de renseignements sur ses premières années. On ne retrouve Spuller qu'à partir du moment où il est scolarisé à Sombernon. Dans ces conditions, il est difficile de connaître sa prime enfance qui se déroule chez sa grand-mère maternelle à laquelle ses parents le confie, lui et son frère. Il ne pouvait non plus être question, en l'absence d'archives privées, de surdimensionner la place accordée à ses très nombreux écrits, même si ces derniers constituent un bon marqueur à la fois de sa pensée et de son évolution, tout en mettant au jour le travail de mise en forme de sa propre image, la construction de ce qu'il souhaite voir passer à la postérité. Pour pallier ce problème, à cette absence de correspondance reçue, je me suis mise en quête des lettres qu'il avait pu envoyer, en considérant que ses liens d'amitié avec Gambetta l'avaient probablement lié au moins politiquement sinon amicalement aux proches du tribun. Ce travail un peu long est fastidieux ne s'est pas révélé d'une grande richesse, mais en le recoupant avec les souvenirs, tels ceux de Arthur Ranc, de Juliette Adam ou de Scheurer-Kestner, il me semble que je suis parvenue à reconstituer un réseau de relation suffisamment large pour être significatif à défaut d'être exhaustif. Il est probable d'ailleurs que cette étape soit à l'origine de mon recours à certains concepts de la science politique.

En effet, j'ai eu la chance de rencontrer des gens qui font de la science politique, et il m'a semblé qu'ils avançaient des éléments de réponse à la question de la naturalisation des catégories

politiques. En particulier sur la République. La République c'est d'abord un projet (sous l'Empire), puis une réalisation (la déclaration du 4 septembre et la Défense nationale), puis dans un troisième temps ça devient une catégorie transcendante qui sert à dire que l'essentiel de ce qui constitue la République, le noyau, le cœur est réalisé. Ce changement de statut est rarement posé, et jamais résolu, y compris chez les politistes. Même s'il me semble que ces derniers proposent des concepts et des méthodes qui permettent de mieux poser ce changement de statut pour comprendre ce qui se passe dans la trajectoire de Spuller. Trajectoire au cours de laquelle le sens du mot républicain ne recouvre pas le même sens, à cause des réalisations de ce que vont être les républiques, et que l'histoire sous-estime en appelant République, catégorie qui est alors deshistoricisée et fonctionne toute seule.

Un deuxième problème lié aux sources se posait. Le journalisme occupe une large part de l'activité de Spuller. Il y demeure fidèle tout au long de sa vie. Dans ces conditions, il ne pouvait être question de faire l'économie de l'étude de ses articles parus dans le journal *La République française*. Or, on le sait de 1871 à 1886, ce journal ne pratique pas la signature. Chercher à identifier ses articles par la lecture était non seulement un travail délicat mais peu fiable au moins en ce qui concerne les cinq ou six premières années tant le style des rédacteurs est homogène. Ici, comme je l'ai précisé dans ma thèse, j'ai eu la chance de trouver à la mairie de Sombornon, la collection complète de *La République française* ayant appartenu à Spuller et dans laquelle celui-ci a pris le soin d'inscrire ses initiales au bas de ses articles. Il est difficile de dire si sa recension est exhaustive mais, par sa richesse, cette source m'a permis de voir les évolutions de la pensée de Spuller, mais aussi et surtout de réévaluer sa participation au journal de Gambetta, tout en permettant une mise en lumière de sa conception journalistique en croisant ses articles avec sa correspondance avec Joseph Reinach ou encore avec ses conférences sur l'instruction des citoyens. Cette lecture a notamment permis de constater que l'historiographie a trop rapidement entériné la description de la rédaction de *La République française* faite par Scheurer-Kestner dans ses souvenirs conservés à la Bibliothèque nationale de France où Spuller est représenté comme seulement apte à mettre en forme les idées de Gambetta.

Un autre fond d'archives --en plus de ceux classiquement étudiés pour l'étude des personnages politiques-- celui du Vatican, a permis de mieux comprendre sa conception de l'exercice du pouvoir dans la situation critique des crises religieuses qui marquent ses différents passages à des postes ministériels dans des gouvernements d'apaisement, tout en mettant au jour l'image que l'on se faisait au Saint-Siège de ce républicain opportuniste, anticlérical actif sous l'Empire et sous l'Ordre moral. Ce fond s'est révélé d'une extrême richesse pour l'étude de crises comme celle de Chateauevillain, des fabriques ou encore celle provoquée par la déclaration de "l'esprit nouveau". Ces archives diplomatiques comme celles du ministère des Affaires étrangères permettent d'étudier sa conception de ce type de responsabilité à un moment où cela ne va pas de soi, où se produit une transformation dans la façon de concevoir la diplomatie. En effet, on passe d'une structure réservée aux nobles, souvent fondée sur les alliances, la famille, à une certaine démocratisation de la fonction. Ces archives revêtent ainsi un intérêt qui dépasse largement la personne de Spuller et nous éclaire plus généralement sur la transformation des Affaires étrangères à cette période.

L'éclatement des archives et leur nombre somme toute réduit, m'a souvent conduit à réfléchir "en creux" ou pour le dire autrement à m'interroger sur le sens de ce vide. Cet éclatement a également très largement contribué à influencer le type de biographie, et la méthode que j'ai due employer.

Méthode

Faire une biographie implique de s'inscrire dans le débat biographique. J'adhère à l'idée selon laquelle le mode biographique peut-être un élément de compréhension d'une période, bien plus qu'une recherche intrinsèque sur un individu visant à dire qui il était. Dès lors, il s'agit de dépasser le sujet, et de l'étudier, non pour répondre à la question "qu'est ce qu'il fait ?", mais pourquoi il le fait --en étudiant les réseaux, la conjoncture, les dispositions intellectuelles, etc.-- et comment il le fait --avec qui, avec quoi--, ce qui dépasse très largement le simple désir, la seule volonté pour aboutir à une troisième étape d'analyse qui se résume, par comment il a

pu le faire, ce qui dans ce type de travail est la question centrale. Cette méthode analytique vise donc à la réalisation d'une biographie qui entend faire une large place à l'histoire sociale. On l'aura compris, je me démarque de toutes les thèses qui sont dites intentionnalistes et qui font du personnage étudié le principal moteur de son histoire, en exaltant notamment ses qualités "exceptionnelles", ou au contraire ses tares, érigées en système d'explication.

Pour autant, mon travail s'inscrit également contre ce qui est parfois appelé le structuralisme. En effet, si les propriétés structurelles façonnent indéniablement le champ des possibles de Eugène Spuller, je ne crois pas au déterminisme. Aussi, c'est pour échapper à la fois à la forme instituée du débat intentionnalisme/structuralisme (qui est sans doute un faux débat) que j'ai été conduite à mobiliser des théories sociologiques que j'ai placées dans ma thèse sous le pavillon de Pierre Bourdieu et notamment de la notion d'habitus. L'habitus qui est l'ensemble des propriétés de l'agir et du réagir (qui sont liées) au fait d'avoir traversé des situations antérieures et d'avoir été façonné dans ses manières de faire par elle. Une telle notion permet justement de penser l'innovation, l'obligation de faire face à des situations inédites. Il en va ainsi, par l'exemple, de la dispute au sein de *La République française* avec Challemel-Lacour : Spuller proteste puis se plie ; autre exemple, la manière dont ces jeunes entrants utilisent ce qu'ils sont pour transformer les règles du jeu politique. Spuller agit avec ce qu'il est, sans pour autant que ses actions soient mécaniques car elles sont aussi le fruit d'interaction, de jeux et d'anticipations. C'est d'ailleurs par l'utilisation de cette notion d'habitus ou de dispositions que l'on peut mieux comprendre la position de second occupée par Spuller ainsi que l'usage qu'il en fait.

En effet, sa position de cadet, de fils d'immigré, de chef de cabinet officieux de Gambetta pendant la Défense nationale, puis de rédacteur en chef sans le titre de *La République française*, montre que Spuller est disposé, construit par nécessité à occuper et à réinvestir une place de second. Ainsi, pour s'affirmer, il est contraint de démontrer que ces situations de second rôle ne sont pas des positions de second rang. Par ce travail, il tend à dépasser l'image que lui assignent ses contemporains dès le moment de sa rencontre avec Gambetta, celle du fidèle Achate, même s'il contribue simultanément à sa construction. Cette attitude lui permet de transcender son illégitimité et de revendiquer l'héritage de Gambetta en se présentant comme le plus à même d'être le gardien et le continuateur de sa pensée.

C'est en cela, que le parcours de Spuller pour singulier qu'il soit, nous éclaire sur les processus de professionnalisation du métier politique en œuvre à cette période. En effet, tout se passe comme si en raison de son illégitimité relative, Spuller se devait de transformer sensiblement les règles du jeu politique pour s'imposer. C'est ainsi qu'alors que la tribune ne lui est que difficilement accessible, il recourt au travail de commissions, qui par le rôle de rapporteur lui permet d'y accéder. Toutefois, le travail d'un seul homme ne peut à lui seul opérer de telles transformations. C'est pourquoi, pour comprendre les processus à l'œuvre, il convient certes de travailler sur les propriétés sociales de Spuller mais aussi sur celles de l'ensemble des membres du groupe gambettiste. Celles-ci ne sont pas homogènes. On comprend aisément la distance sociale qui sépare un homme comme Challemel-Lacour d'Eugène Spuller. Aussi, leur union ou réunion est à penser non pas en terme de reconnaissance mais en terme de rentabilité différentielle en politique, de propriétés sociales différentes. Néanmoins, ces différences, qui sont aussi à la base du succès politique, sont à l'origine de nombreuses crises internes au groupe : elles sont particulièrement visibles au sein de la rédaction de *La République française*, et jouent dans l'équilibre même du groupe. De la sorte, ce type de biographie qui ne fait pas de Spuller la fin en soi de l'enquête mais une entrée, nous apprend quand même beaucoup sur lui, son milieu familial, son cursus, son entrée en politique, son action et sa manière de penser la République dans sa phase de construction. Sans réhabiliter sa mémoire, ce travail permet dans une certaine mesure de reconsidérer sa position, au sein du parti républicain et de *La République française*, sans que celle-ci ne soit obscurcie par l'ombre de Gambetta.

Aussi, cette mise en lumière de l'action de Spuller tend à relativiser la vision héroïque du grand orateur, et permet d'apercevoir les processus et les enjeux qui président à la mise en forme de l'imbrication qui unit une étape historique (ici la construction du régime démocratique) et un individu entendu alors comme hors du commun, extraordinaire. La vie de ce type de personnage "ayant fait l'histoire", sert alors à créer de la cohésion historique, en même temps

qu'elle est un instrument au service du présent politique et/ou moral. Mais cette remarque n'est pas spécifique à l'exemple du couple Spuller/Gambetta et peut s'appliquer à l'étude de tous les personnages de second rang. En revanche, il nous semble que le travail biographique sur Spuller, qui élucide à la fois la construction du groupe gambettiste et la division du travail politique qui en est le ciment, autorise une lecture quelque peu renouvelée sur la manière dont de jeunes entrants ont pu, dans une circonstance particulière (la crise née de la défaite de Sedan), investir le champ politique en transformant les règles pour finalement parvenir à imposer ce qu'ils sont en politique, ou pour le dire autrement, à rendre leurs dispositions sociales légitimes, en les présentant comme la garantie nécessaire à l'instauration puis à la gestion de la République démocratique. Ici Spuller incarne assez bien ce modèle que Bernard Lacroix qualifie "d'oblat en politique", c'est-à-dire un type d'individu façonné par les contraintes dans lesquelles il est enfermé, qui finit par devenir ce que les nécessités requièrent, et qui par là même est amené à épouser ce qui a défini sa fonction. De même que le baron de Mackau était une sorte de figure emblématique du notable qui se professionnalise en politique, Spuller incarne un modèle de ces nouveaux hommes politiques, qui se vouent à un régime à qui ils doivent tout, parce qu'ils ont contribué à le définir socialement et politiquement avec ce qu'ils sont. Figure datée, d'ailleurs, qui disparaît au fur et à mesure que les modes d'entrée en politique s'homogénéisent et qu'apparaît celle du professionnel de parti.

Quoi qu'il en soit, à cette période ce modèle, s'il ne correspond plus aux aspirations des milieux urbains à partir du milieu des années 1880, comme le montrent les difficultés rencontrées dans le département de la Seine par Spuller lors des scrutins législatifs de 1881 et de 1885, triomphe dans les campagnes. En effet, sa défaite dans la Seine et son élection en Côte-d'Or qu'il vit comme un échec, comme un repli salvateur, nous renseigne au delà de sa personne sur l'implantation de la République opportuniste en province. Car là aussi, ce n'est pas seulement sa défaite qu'il faut analyser, mais la mettre en relation avec celles des autres membres du groupe qui trouvent dans une large mesure un écho provincial alors qu'ils perdent leur influence sur Paris. À un moment où le résultat des scrutins est déterminé par l'attitude électorale des ruraux, ce repli sur la province atteste du succès de leur entreprise politique débutée dès le tournant des années 1870, qui visait à appuyer le régime sur les campagnes tant pour s'opposer à la puissance des élites locales souvent conservatrices que pour se mettre à l'abri des autres lectures, à caractère plus social, de la République surtout implantée dans les villes.

Enfin, la trajectoire de Spuller, permet de voir en œuvre les processus de construction de la mémoire collective. Dans les dernières années de sa vie, Spuller semble conscient qu'en dépit de sa brillante carrière politique, il n'est pas en capacité de passer "naturellement" à la postérité. Aussi, avec la même application qu'il avait déployé jusque là pour se présenter comme le second de Gambetta, il s'efforce maintenant de construire son image non comme second mais comme complémentaire. C'est notamment ce qu'il entend montrer en indiquant à Hector Dépassé son rôle dans le principal tournant politique du tribun, caractérisé par le discours de Bordeaux du 26 juin 1871. Il s'emploie également à mettre en forme son action, en publiant un choix d'articles, de conférences qui sont censées attester de la linéarité de sa pensée républicaine, à un moment où sa déclaration en faveur de l'esprit nouveau, conduit de nombreux républicains --y compris opportunistes-- à se démarquer de lui. Au travers de ce travail qui se solde par un échec, on peut voir comment, le fait de participer à la construction d'une étape historique, ne suffit pas pour passer dans l'histoire. De la même manière, avoir conscience de l'importance de la mémoire dans un processus de construction de l'État ne suffit pas à s'inscrire dans cette mémoire collective. La mémoire collective instituée répond en effet à bien d'autres processus de sélection et d'autres enjeux --créer de la cohésion historique, servir d'exemple aux vivants par exemple-- qu'à une tentative de restitution des différentes facettes d'une réalité historique, ce que j'ai eu l'ambition de faire ici. Et pour cela, je voudrais insister pour conclure, sur l'apport à la méthode biographique de l'histoire sociale. En effet, elle seule est à même de restituer dans sa discontinuité le champ des possibles qui assigne aux actes individuels leurs probabilités et leurs significatifs historiques.

Pour citer cet article

Référence électronique

Nathalie Bayon, « *Eugène Spuller (1835-1896), itinéraire d'un républicain entre Gambetta et le Ralliement*, Thèse pour le doctorat en histoire », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 24 | 2002, mis en ligne le 04 juin 2003. URL : <http://rh19.revues.org/index402.html>

Droits d'auteur

Tous droits réservés
